



Ce peu de temps qui reste

par Antoine Emaz (Basilic N° 15 septembre 2003)

Les sept proses initiales sont très fortes, quasi beckettiennes dans leur rythme haché ; elles impriment un mouvement qui va porter tout le livre et faire écho au titre global ainsi qu'au dernier poème.

Brassé. L'air ploie. Se déploie Se ferme. S'ouvre. Bat. Remue devant. Ecume à l'arrière. Ces taches rouges qui tournent. Dans les phares. Et cette silhouette dans les bandes de la neige qui tombe. S'ensevelit dans le chemin qui tourne. C'est à nouveau là. Ce noir dans les étoffes. Qui fuit. Et reste à dire. Avant la nuit.

On le voit, c'est une écriture économe, serrée sur ses forces, "obstinée dans le peu" : on remarque l'insistance du verbe "rester", souvent en tête de phrase. Il s'agit de résister, aussi, entre tension et justesse, émotion et pudeur ; ce ne sont pas des poèmes de déreliction, même dans leur rythme dur et la proximité sensible d'une fin. Il reste toujours "ce peu d'air revenu depuis le ciment froid du mur", et l'effort d'une création continue : "Tu repartiras. Tu repars toujours".

Les suites de proses croisent des poètes et des peintres, précisément nommés en fin de livre, mais ce n'est pas déterminant dans le sens ou l'ensemble ne tient pas sur ces références. Elles signalent bien sûr des amitiés ou une communauté, mais le livre a son mouvement de création autonome ; il n'est pas animé par un simple désir descriptif ou ludique via l'intertextualité. La valeur de ces poèmes tient à la pression très sensible du peu de temps qui reste et, dans la même conscience, à la certitude qu'on peut encore gagner un peu sur le silence. ■

Avant la nuit, Frontispice de Marie Alloy

par Marcel Alocco (La Strada)

S'il est une chose que je déteste, c'est de parler d'un recueil de poèmes. Impossible de résumer du texte qui se devrait d'être l'essence du dire. Condamné de parier à côté, dire banalement le non-banal. Un poète, comme un peintre, possède son modèle porteur et transmetteur de symbole sur lequel tout pivote ou rebondit. Alain Freixe serait plutôt paysagiste :

*Après la neige. Après les diagonales serrées de ses flocons, qu'est-ce qui demeure dans l'air ?
Un passage. Une pente. L'oblique du froid. Ses glissades jusqu'à la terre gelée.*

Reste à savoir après que se creuse l'absence ce qui reste au verso du paysage décor. Comme pour les danseuses, aurait pu dire Degas, le plus excitant est dans les coulisses. Pour connaître ce qu'il y a derrière *Avant la nuit* faut aller voir lever l'aube blanche sur les pages. Allez-y voir, donc. N'ayez pas peur ! Ce ne sont que des mots. ■



Avant la nuit, L'Amourier éditions
par Jean-Marie Barnaud (Europe)

La logique commande que “l’avertissement” au lecteur vienne en ouverture d’un livre. Dans *Avant la nuit*, la dernière publication d’Alain Freixe, on le trouve tout à la fin. Cette originalité a du sens : d’une part on apprend que tous ces poèmes ont un destinataire, qu’à chaque fois c’est un ami, peintre ou poète, et que donc le livre est tout gouverné par l’inquiétude de l’amitié : rien en cela qui surprenne quand on connaît le prix que Freixe attache depuis toujours à son rôle d’ “accompagnateur” des œuvres qu’il estime et qu’il présente dans ses notes de lecture ; œuvres qui en retour l’accompagnent aussi, qui soutiennent sa propre avancée, qui le gardent du désastre qui parfois menace de s’accomplir : “ il s’en faut d’un ami ”... Rien d’étonnant non plus quand on sait qu’il a publié de nombreux livres d’artiste.

Mais, d’autre part, la place a posteriori de cet avis autorise avant tout le livre à fonctionner de façon autonome, indépendamment des circonstances de sa genèse et du travail spécifique de ses vis-à-vis : cette liberté est celle de l’amitié en poésie : “ deux hirondelles – écrit Char – se partagent l’infini du ciel et le même auvent ”. Du coup le tutoiement de certains textes, je l’entends spontanément comme une adresse du poète à lui-même.

Le livre montre une belle architecture : un poème liminaire et un conclusif, chacun de cinq pages, encadrent deux grandes parties, l’une et l’autre composée de cinq poèmes. Le texte liminaire, *Dire que c’était là*, nous oriente du côté d’un passé où, semble-t-il, quelque chose aurait été irrémédiablement manqué, alors que l’autre, le dernier du livre, *Vite avant la nuit*, en appelle au futur, avec le sentiment d’une urgence, comme si, là aussi, quelque chose risquait de se perdre.

Entre ces deux poèmes, donc, les deux parties en équilibre : *Ce qui du fond remonte* est le titre de la première ; celui de la seconde, sans majuscule, est précédé d’un signe de suspension entre parenthèses, comme on le fait pour citer un texte tronqué ou pour marquer qu’il vient, après une interruption, à la suite d’un autre : “ (...) n’est pas fait pour le regard ”. Dès lors, le lien se fait immédiatement entre les deux parties : “ Ce qui du fond remonte... n’est pas fait pour le regard ”. D’où la question qui, en un sens redouble (elle était implicite dans la juxtaposition du premier et du dernier poème du livre) : qu’est-ce donc que saisit vraiment le regard. Autrement dit : quel lieu habitons-nous s’il est vrai que le regard nous donne, immédiatement, ce qui est là, sous nos yeux, dans le temps présent... Quel présent habitons-nous en vérité ?

Cette question, on le sait, est celle de Freixe depuis toujours. Elle est aussi celle de la poésie. Or l’architecture du livre, qui, par sa rigueur, invente un poème d’un seul tenant, est elle-même soutenue par l’avancée constamment frappée, comme au rythme d’une marche, des phrases de ces poèmes en prose. La frappe vient de ces séquences souvent asyndétiques qui rappellent celles de *Comme des pas qui s’éloignent*. Continuité donc. Et fidélité, creusement d’une même question. D’où, assez vite chez le lecteur, ce sentiment que la rigueur de la parole sous la voûte dressée du poème est peut-être la seule chose qui tienne dans un monde qui, de toutes parts, se défait.

Dès l’origine en effet, quelles qu’aient pu être les illusions des enfants – ils “ avaient cru aux flammes ” – le regard est en échec, comme le sont aussi la main lorsqu’elle cherche à “ agripper ”, ou encore la bouche parlante. L’expérience de l’en face – le “ mur ” par exemple est ici très présent – renvoie la conscience poétique à la sensation d’un “ fond ” du monde d’où remonte quelque chose comme le signe neutre d’une absence dont finalement on ne peut rien dire : on ne peut que témoigner de sa trace, perçue dans son propre éloignement. Yeux, voix, mains n’ont pas de prise sur cela seul cependant “ qui compte ”. Je pense à la



question de Rilke : “Qui nous a retournés ainsi ?” ; mais aussi à Blanchot : la mort nous précède. Telle est la donne. Elle est cruelle : “Hier feutre toute joie”. Le vide une fois dé-couvert, toute joie, présente ou future, est comme émoussée, sinon interdite.

D'autant que l'installation dans l'économie d'un calme ou d'une pause derrière des “vitres” ne serait qu'une illusion porteuse de “nauffrage”, dispensatrice de cette “tristesse rouge sur fond noir” dont le frontispice de Marie Alloy est un juste contrepoint, qui vibre fort. Il s'agit surtout d'apprendre à accepter que le mur d'en face n'ait pas d'autre réalité pour nous que celle de sa distance...

Alors, qu'est-ce que vivre “dans le vif du temps qui passe” ?

Mais on ne vit jamais dans, si ce n'est précisément dans cette distance, dans l'éloignement, dans “l'entre-deux” ; on vit “entre” : entre “les plis”, à la “lisière”, dans “l'écartement”, dans “la coupure”, “la déchirure”, “la fente”, “le pertuis”, “la jointure”, “la faille”, “la lézarde”, “le pas, le mal pas”, “le passage”... Je n'en finirais pas de relever les occurrences multipliées de cette thématique qui anime l'expérience poétique de Freixe, c'est-à-dire son expérience du monde, et qu'il perçoit si constamment aussi dans les œuvres de ses amis, peintres en particulier. Elle se résume en fin de compte dans cette formule : “Chez toi n'est jamais qu'un seuil”.

Tel est le seul lieu habitable, du moins le seul qui ne se berce d'aucun faux-semblant, d'aucune illusion ; le seul aussi qui ouvre un avenir préservé du fallacieux confort d'un abri pour tous les jours. Je crois que le poème, “main courante nouée aux jours”, “peu de chose” peut-être aux yeux des pouvoirs et des grandeurs d'établissement, est néanmoins, dans son halètement et sous sa voûte passagèrement dressée devant la perte nécessaire, ce seuil précaire pour dire et assumer le passage. En ce sens, on a vu de quel mensonge il nous sauve. Et comment en fin de compte il requiert de nous que nous soyons des “réfractaires”.

Après quoi : “Tu repartiras, tu repars toujours”.

Jusqu'à ce que, définitivement, il n'y ait plus rien à dire de ce qui faisait signe d'entre les choses.



Avant la nuit, L'Amourier éditions

par Gérard Paris (Le Mensuel littéraire et poétique N°330)

(...) Entre les seaux de silence et les soutes du temps, le poème d'Alain Freixe, constamment en lisière, se glisse dans la faille, près des écorchures... Dans un épaissement de la vie sans paroles, entre pans obscurs et taches mortes, la vue, la vision du poète est obscurcie par les taies de l'œil : *Respirer entre l'œil et la peau étalée. Y être. Pris dans les déblais. Les remblais. Les éclats. Les contours. Et, là où le temps s'est dessiné, avance. Encore un peu.*

Alain Freixe avance de biais, dans un pan de lumière, contre la fronde du vent, dans les remous du souffle...

Derrière les yeux, ce qui compte est sans regard / et sans lumière, dans le jour de la mémoire. Ce vacarme. La coupure, la faille omniprésente, c'est tout l'être qui se morcelle : Dire que c'était là. Dans ce qui le séparait des choses comme de lui-même. Tout se scinde, tout se fissure en nous, on perçoit alors le désarroi dans les pierres de notre voix : “Traces coupées en 2. Et comme jetées hors de soi dans un autrement dit”. Derrière les alluvions et les remblais, renaît la langue d'origine... Avant la nuit, un large cri muet dans la décloison du silence...





Avant la nuit, L'Amourier éditions
par Emmanuel Laugier (Le Matricule des anges)

Depuis *Partage orphelin* (éd. la Coïncidence, 1981), son premier livre au titre en forme d'oxymore, Alain Freixe n'a pas cessé de faire passer, tel le passeur d'eau debout sur sa barque entre deux rives, dans ses propres livres, mais aussi dans les essais qu'il a pu consacrer à Joë Bousquet, son cheval de Troie, Char, Yves Bonnefoy, Jacques Dupin ou André du Bouchet, et dans bien d'autres chroniques diverses (il tient désormais chaque mois l'espace réservé à la poésie dans *L'Humanité*), une idée simple de la poésie : cette idée voudrait que l'homme puisse s'être concentré, au moins une fois, au travers des multiples perceptions de son âme, sur la plus grande amplitude de son âme, soit ce qui fait que d'un fourmillement de perceptions confuses on parvienne à en dégager une, une et une seule pour entrer sa tête dans le monde, dans un monde qui ne sera plus, dès lors, le seul objet de représentations, mais l'espace ouvert, presque vide, où une unité sans explication, sans concept, *se désenchevêtre*, selon le mot d'Yves Bonnefoy, du ciel. Ce moment ne sera pas seulement celui d'une sécularisation de l'Un cher à Plotin, mais celui (à partir duquel) où l'idée sensible d'une unité de la matière et de l'être, leur simplicité, est rendue possible (comme lieu ici bas) de n'être plus un simple *arrière-pays* rêvé. Se désenchevêtrant du ciel, la neige tombe sur la terre jusqu'à être marquée de pas, et fondre, boueuse. Seule son idée voudrait, si pure peut-elle être pensée, se maintenir blanche comme l'espace de la page. Ce à quoi seul le projet, que l'on ne peut vraiment mesurer, du *Livre*, voulut se hausser ; quand, pourtant, la page s'altère et la voix se coupe, avance dans sa syncope vers ce qui est sans mot : c'est ce que tend *Avant la nuit*, répondant d'avance au blanc vastement rêvé d'un "calme bloc", sachant qu'ici le "calme bloc [est] ici bas chu d'un désastre obscur", soit étoilé dans le quelconque rencontré (morceau de charbon écrasé, bout de tôle, bris de verre et papiers gras) : ce que dit bien l'un des bandeaux de proses de ce livre méditatif :
Malgré les mots qui ricochent sur la nuit, malgré leurs bruits, secs et noirs, qui creusent l'air d'une transparence à fendre les pierres, malgré les mains malhabiles des heures qui fouillent les ruptures, quelque chose comme du calme s'installe. Arrive à s'installer. Un vaste champ de calme. Comme un large cri muet.

Avant la nuit, L'Amourier éditions
par Sophie Braganti (Revue du CIPM Marseille)

À *Comme des pas qui s'éloignent*, *Avant la nuit* serait une suite. Comme dans l'urgence de celui qui griffe le paysage avec les mots de l'orage. On y retrouve les fragments au bord de la fracture et contrastés, les mots fétiches du poète qui tutoie nos pas : aigu, tache, cendres, sang, vent, neige, terre, noir, distance, cernés par des verbes : arracher, voir, peser, tordre, déchirer. Puis à côté comme un apaisement, une réconciliation : sourire, main, clarté, bleu, souffle, blanc, passer, tenir, suffire. Le paysage soulève des voiles en même temps qu'il interroge au plus profond. Les enchaînements de démonstratifs ne font qu'appuyer le rythme soutenu et patient qui soudain transperce le silence dont se réclame celui qui n'est pas entendu. Il y a dans la "brumasse" les germes d'un dialogue, les traces d'un passage qui s'adressent à soi. Marche saccadée qui trouve un souffle dans l'écriture après l'essoufflement des enjambées dans la matière. Le corps, celui de l'autre et le sien sont autant d'entraves que de sources vives. Ce qui naît d'une certaine férocité d'être au monde. (...)